

XYZ. La revue de la nouvelle

Une écume à la surface

Annie Perreault



Number 129, Spring 2017

Contes de fées : des mondes désenchantés

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, A. (2017). Une écume à la surface. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (129), 35–39.

Une écume à la surface

Annie Perreault

Maintenant le soleil surgissait majestueusement de la mer. Ses rayons tombaient doux et chauds sur l'écume glacée et la petite sirène ne sentait pas la mort.

HANS CHRISTIAN ANDERSEN

AU LARGE, aussi loin que le regard porte, l'eau est noire et opaque. Il est difficile d'estimer les profondeurs de cette étendue d'eau, d'en percevoir les contours quand on se tient sur les berges. La jeune fille est là, debout sur les roches glissantes, les jambes incertaines à avancer tant bien que mal vers le lac si vaste qu'on dirait la mer. Comme si elle marchait *sur des aiguilles pointues et des couteaux aiguisés*, elle racle de ses pieds nus les arêtes tranchantes de ces rochers, tour à tour coupants et abrasifs, puis doux et traîtres avec leurs parois couvertes de mousse verte et gluante qui menacent de lui faire perdre pied, de lui briser les os.

Elle entre dans cette eau froide qui soulage ses pieds brûlants, mais qui ne peut rien pour apaiser le chagrin qui lui noue le ventre. Des algues entortillées sur elles-mêmes flottent à la surface, se collent à ses chevilles puis à ses cuisses à mesure qu'elle avance, yeux fixant l'horizon, bras en croix au-dessus de l'eau que sillonnent libellules et nuées d'insectes aux ailes fines. On dirait que cette avancée dans le lac est un sacrifice, une mise en scène, un tableau dans une chorégraphie à l'esthétisme maniaque. Bientôt, elle a de l'eau jusqu'à la gorge, ses longs cheveux se mouillent et flottent autour de ses épaules. Ses orteils s'enfoncent dans le fond vaseux parsemé d'éclats de falaise et de fragments de coquillages, elle n'arrive pas à voir ce qu'elle a sous les pieds, c'est à la fois minéral et aquatique, inerte et grouillant de vie dans les interstices rocheux. C'est là-dessus, dans cette boue incertaine, dans les sédiments

de milliers d'années qu'elle prend appui, se hisse sur la pointe de ses pieds meurtris, les muscles de ses mollets se contractent et se gonflent de sang, et voilà qu'elle plonge dans l'eau froide et noire, cercles concentriques et éclaboussures à la surface, une jeune fille se jette à l'eau le corps déployé en torpille, une coulée la tête la première. Nuque inclinée, épaules basculées dans ce mouvement vers l'avant, elle s'élançait, comme savent le faire les bons nageurs, en ondulations de la poitrine, des hanches, de ses jambes collées l'une contre l'autre. Elle disparaît.

Je vais traverser ce lac.

Elle refait surface quelques mètres plus loin, là où elle n'a plus pied, après avoir épuisé doucement son souffle en le laissant filer par les narines, en bulles tranquilles. Elle nage en ligne droite. Ses bras fendent la surface, elle mouline de toute la force de ses épaules, paumes comme des palmes, poignets souples aux mouvements réguliers tandis que ses chevilles s'activent en flexions rapides. Ses battements de pieds créent un sillage d'écume blanche derrière elle.

Je vais traverser ce lac. La phrase résonnait dans sa tête comme une obsession, une idée fixe, elle s'y accrochait avec détermination, avec la rage au cœur, avec le ridicule espoir d'atténuer sa tristesse et sa déception en se lançant dans cette dangereuse traversée.

C'était son premier chagrin d'amour. Il n'y avait pourtant eu aucune histoire d'amour qui l'avait précédé, c'était bien là le plus désolant. Comment avait-elle pu croire qu'un homme comme lui s'intéresserait à elle, comment avait-elle pu espérer que le temps modifierait ses sentiments à son égard ? Était-il possible que, pendant toutes ces années, ce qu'elle avait pris pour de l'affection ne fût au fond que de la pitié envers elle ?

Je vais traverser ce lac.

Il n'avait jamais été amoureux d'elle, peu importe avec quelle ferveur elle avait tenté de se convaincre du contraire, de guetter les signes, de se rendre belle et attachante et désirable à ses yeux. Elle avait attendu qu'il devine tout l'amour

qu'elle lui portait et qu'elle n'avait pas su exprimer. Il n'avait rien vu, rien compris, rien espéré d'elle. Pour lui, elle ne sera jamais que cette pauvre fille du bout du lac, une amie qu'il retrouvait d'été en été depuis l'adolescence, une partenaire de kayak avec qui profiter des beaux jours de vacances, une confidente toujours à l'écoute, fascinée par ce monde de fils de riches auquel elle n'avait pas accès et qui la faisait rêver. Elle restait là, muette, à l'écouter raconter sa vie en ville dans les beaux quartiers, le collège privé fréquenté par les fils d'ambassadeurs, les voyages exotiques, les réceptions mondaines aux menus extravagants.

Ses sœurs se moquaient d'elle quand, pour aller livrer la grosse commande de homards et de pétoncles à la villa luxueuse de l'autre côté du lac, elle enfilait des talons hauts et une jolie robe qui mettaient ses jambes en valeur. *Oh, quelle conne, elle espère toujours que son beau prince charmant l'invite à son anniversaire, parmi les riches et les puissants !* Elle immobilisait la vieille camionnette du « Royaume de la mer, poissonniers de père en filles » à quelques mètres de la grille massive qui protégeait la résidence d'été des regards curieux et s'aspergeait du parfum qu'il lui avait offert pour ses seize ans, pour la remercier d'être venue à son secours l'été précédent quand le mât de son voilier s'était brisé au milieu du lac et qu'elle l'avait fait monter à bord de son vieux kayak Pélican. Mais à quoi bon masquer cette odeur de poisson et de crevettes qui lui colle à la peau à force de passer ses journées à donner un coup de main à la poissonnerie familiale s'il ne la prend jamais dans ses bras et se contente de la remercier d'un sourire et d'un gros pourboire ? Le soir au bord du lac, assise silencieuse et pensive à regarder avec envie les feux d'artifice qui éclataient au loin aux abords de cette villa où elle n'était jamais conviée, elle se demandait s'il savait seulement à quel point elle souffrait de cet amour impossible.

Je vais traverser ce lac.

Elle n'avait que cette phrase en tête et elle continuait d'avancer alors que le ciel changeait, de plus en plus orangé à 37

mesure que le jour déclinait. La fatigue gagnait ses membres, elle avait soif et le sang pulsait à ses tempes violemment, mais elle ne s'arrêterait pas. Elle revoyait le visage de cet homme qu'elle avait aimé et cela lui donnait le courage de poursuivre son mouvement vers l'avant. Et quand elle repensait à cette joie lumineuse dans son regard lorsqu'il lui avait annoncé tout à l'heure « Je suis amoureux. Je vais me marier à la fin de l'été. Si tu veux, je peux glisser un mot au traiteur pour qu'il t'embauche pour la réception... », le sentiment d'avoir été flouée sur toute la ligne lui donnait l'élan nécessaire pour nager jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Face à lui, face à cette joie, elle avait été incapable de prononcer un mot, c'était comme si on lui avait coupé la langue d'un coup de couteau sournois. Pas un son, pas un cri n'était sorti de sa bouche qui maintenant cherchait l'air au-dessus du lac chaque fois que sa tête pivotait, dans ce mouvement instinctif et répété — regarder vers le fond du lac, regarder sur le côté, inspirer, souffler, recommencer, s'accrocher à ce souffle qu'il faut sans cesse renouveler — mais ses gestes étaient de plus en plus désynchronisés, elle avalait de grandes gorgées d'eau, elle se sentait lestée et attirée vers les profondeurs.

Je vais traverser ce lac.

Elle y croit encore, mais il lui semble qu'elle n'avance plus, qu'elle est ballottée par le courant, le lac devient remuant comme les pensées dans sa tête de plus en plus confuse. Loin devant, elle perçoit un mouvement, quelque chose de noir s'agite au-dessus de l'eau. Est-ce lui qui vient à sa rencontre ? Son chagrin se retourne comme un gant, elle se laisse porter par un espoir et elle nage encore, avec ce qui lui reste d'ardeur. Sa vision devient floue. Pour rester concentrée, elle se met à fredonner cette chanson qu'ils chantaient à tue-tête quand ils partaient ensemble en kayak. Elle riait quand il se mettait à danser avec sa pagaie. *C'est elle, la sauterelle. La sirène en mal d'amour.* Ses bras moulinent au ralenti, les muscles de ses jambes brûlent. *Quel est donc ce froid que l'on sent en toi ?* Elle nage sur le dos un moment pour se reposer, pour

reprendre des forces. Elle flotte, tâchant de se faire légère comme une écume sur la mer. Quand elle se retourne pour chercher du regard cette silhouette qui vient vers elle, elle se rend compte que ses yeux l'ont trompée, qu'il ne s'agit que d'un bout de bois à la dérive. Elle regarde alors devant, derrière, tout autour d'elle. Les rivages sont flous et si loin, elle ne sait plus dans quelle direction nager et ses jambes sont de plus en plus faibles. Elle peine à garder la tête hors de l'eau, elle ne sait plus très bien ce qu'elle fait là, au milieu de ce vaste lac, avec son cœur et ses tempes qui cognent, ses yeux qui s'embrouillent et cette étrange langueur qui gomme le ciel enflammé. Bientôt, il fera nuit, mais pour l'instant, le soleil est éblouissant, il se coule dans la ligne d'horizon tandis que tout près d'elle des oiseaux passent au-dessus de l'eau. Elle regarde comme anesthésiée, le cœur calme, ce long défilé de créatures de l'air dans le ciel maintenant si rouge qu'on dirait du sang, et c'est cette vision de lumière et de légèreté qu'elle emporte avec elle alors qu'elle hoquette une dernière fois, un mélange d'eau et de souffle coupé, de ravissement.